

# EL SOLDADO *de la* REPUBLICA

## LE SOLDAT *de la* RÉPUBLIQUE

Numéro 51

JOURNAL DE LA XIV<sup>ÈME</sup> BRIGADE "LA MARSEILLAISE"

14 octobre 1937  
Numéro spécial

### ANNIVERSAIRE

**OCTOBRE 1936.**—Après le coup d'essai sur l'Abyssinie, le fascisme international, depuis trois mois déjà, sème la ruine et la mort sur l'Espagne.

Les massacres se succèdent sans arrêt et BADAJOZ, un instant à soulevé d'horreur la conscience universelle; la terreur est l'arme choisie des fascistes; on espère ainsi venir plus vite à bout du peuple d'Espagne qui, trahi, abandonné, lutte héroïquement pour défendre ses libertés.

**OCTOBRE 1936!** La situation semble désespérée, les meilleurs fils du peuple espagnol, sont tombés, sans armes pour se défendre, assassinés.

Les fascistes qui ont mis, dès le premier jour, la main sur l'Armée, les armements, reçoivent ouvertement l'aide puissante et continue des complices de FRANCO, HITLER et MUSSOLINI.

Ici, tout un peuple debout, superbe d'abnégation, d'enthousiasme, décidé à périr plutôt qu'à céder; mais ce peuple est désarmé!

Au moins pourra-t-il, ce peuple, qui lutte pour la Démocratie, qui a pour lui, le droit, la légalité sans conteste, pourra-t-il se procurer les armes nécessaires pour sa défense?

Non, les Gouvernements français et anglais, malgré la pression des masses indignées, ont décrété le blocus de fait de l'Espagne loyale et gouvernementale!

LAVAL avait ainsi fait mettre l'embargo sur les armes à destination de l'Étiopie agressée, pendant que MUSSOLINI concentrait une formidable armée à MASSAOUA.

Mais LAVAL était l'homme du fascisme international, tandis qu'en France...?

L'histoire dira la faute capitale, la lacheté sans excuse et ses conséquences incalculables pour la paix du monde.

Les Gouvernements démocratiques ont lâchement capitulé devant les dictateurs fascistes, au risque de laisser assassiner tout un peuple avec ses libertés; alors, les masses, le peuple généreux, dans chaque pays, s'est dressé, indigné, et ce fut le splendide mouvement des Volontaires de la Liberté, les meilleurs fils du prolétariat qui accourent se ranger aux côtés du peuple d'Espagne et qui, désormais, sur tous les champs de bataille, mêleront leur sang à son sang.

Mais il faut organiser, discipliner ce mouvement, en faire des unités capables de se mesurer à l'Armée fasciste.

Un homme est là, qui depuis les premières heures, suit attentive-

ment les phases de la lutte, il respire l'énergie, la décision, sa haute stature semble dominer la tempête.

Il est là comme il s'était déjà trouvé, sur les bords de la Mer Noire, pour s'opposer de toutes ses forces à l'écrasement de la jeune République des Soviets.

C'est lui qui organisera, qui disciplinera le mouvement des Volontaires; c'est lui qui, ensuite, restera l'âme des Brigades, le pilote sûr, expérimenté; c'est lui enfin qui a su nous mener sur le chemin de la victoire.

L'histoire douloureuse des peuples retiendra, entre tous, le nom d'André MARTY, l'âme et l'organisateur des Brigades Internationales.

En cet anniversaire, nous te saluons aussi, camarade Commandant VIDAL, digne compagnon du Grand MARTY, toi qui sus tout tirer de rien: nourrir, loger, habiller, armer toutes nos Brigades, malgré le désarroi général, malgré le blocus.

Vos noms sont désormais inséparables et le peuple d'Espagne, uni à tous les Volontaires, les associera dans son éternelle reconnaissance.

Et cette reconnaissance montera aussi vers le pays du Socialisme, vers le Gouvernement du peuple ouvrier et paysan de la Russie soviétique qui, seuls, de tous les grands pays d'Europe, vint armer nos bras, nous permettant ainsi d'organiser notre armée, de vaincre.

**OCTOBRE 1937.**—Une année s'est écoulée et, sous l'effort prodigieux du peuple espagnol, la situation a changé du tout au tout; au sombre et douloureux Octobre 1936, à succédé l'ère des résistances, puis des offensives victorieuses, à GUADALAJARA est venu s'ajouter BRUNETE et l'ARAGON.

**OCTOBRE 1937.**—Toute une armée, forgée dans les combats, travaille et s'instruit dans le silence, en vue des prochaines batailles, ar-

demment désirées par tous, qui libéreront enfin ton sol, Espagne, de la honte du fascisme, tout dégoutant du sang de tes fils! Notre fierté, l'orgueil de toute notre vie, sera pour nous, Volontaires de la Liberté, d'avoir pu coopérer ainsi à la grande œuvre de libération humaine.

Et nous avons l'espoir que bientôt, la paix avec les Libertés reflourira sur ton sol meurtri, généreux et magnifique peuple d'Espagne!



Notre camarade André Marty, organisateur des Brigades Internationales.

Nuestro camarada André Marty, organizador de las Brigadas Internacionales.

# ALBACETE, PLAZA DE TOROS

La moitié de l'Espagne est là, derrière eux. Ils ont été à Figueras dans une citadelle comme l'imagination des enfants ne pourrait en créer de plus merveilleuse. On les a menés dans des casernes fraîchement blanchies à la chaux, hospitalières. Ils ont dormi dans les lits, où déjà des milliers d'Internationaux dormirent leur première nuit d'Espagne et où des milliers d'Internationaux encore dormiront leur première nuit. Ils se sont accroupis sur le haut des remparts et ils ont admiré les sommets étincellants des Pyrénées sous la voûte d'un ciel méridional. Ils sont sortis dans la petite ville, vers les cinq heures, il se sont rencontrés, pour la première fois, avec les espagnols, ils ont ressentis à leur égard de l'amitié et de l'admiration.

Et puis un beau matin, ils ont pris le train. Les wagons étaient couverts de caricatures et de mots d'ordre. Cela leur fit penser aux trains de la révolution russe. NO PASARAN! Ils ne passeront pas! Le Général constellé de décorations, le Hobereau repu et l'Evêque, lanceur de bombes.

Ils s'en sont allés à travers un pays ensoleillé, et ils ont vu pour la première fois de leur vie, les oranges pousser vraiment sur les arbres.

A chaque arrêt, les hommes et les femmes de ces pays, qui sont pauvres, venaient leur offrir tout ce qu'ils pouvaient leur offrir: des oranges et des fleurs.

Puis ils furent reçus à Barcelone, comme le sont les premiers ministres dans les actualités de la semaine.

Le train entra lentement dans le hall géant, une musique militaire entonna l'Internationale. La foule les acclamait, elle acclamait aussi la République et la liberté du monde.

Et puis, on les a menés à travers de larges avenues, avec une musique en tête qui jouait des marches dansantes, à vous donner des ailes. Aux seuils des portes, aux fenêtres, aux balcons, se bousculait une foule, une cité les fêtait.

Puis, on les a conduits jusqu'à une place immense, sans rivages. De la façade de l'Hôtel Colón, les portraits énormes, surhumains, de Lenine et Staline les regardaient. D'un balcon, le représentant de la Généralité de Catalogne leur parla.

Puis on les a menés dans une caserne. La caserne de Carlos Marx, comme ce nom leur sonnait

étrangement aux oreilles: caserne Carlos Marx! Il y eut une parade dans la cour du quartier. On presenta les armes et du haut des galeries entourées de balustrades en fer, d'autres soldats les applaudissaient et leur criaient leur joie.

Puis ils sont repartis à travers les jardins d'orangers et les villes méridionales. A leur gauche la mer scintillait, aveuglante de soleil.

Valence fut grillée à toute vitesse dans le crépuscule du soir, et après une nuit dans les wagons, fenêtres hermétiquement closes, les voici, maintenant, au milieu de l'arène de la Plaza de Toros, Albacete.

Les tribunes sont vides et l'arène est bondée, tout le contraire de ce que l'on imagine dans un tel lieu... Des réclames de souliers de bal et de chapeaux élégants invitent l'acheteur, fantômes comiques, vides de sens, comme les gradins eux-mêmes. Ici il n'y a pas plus d'acheteur de chapeaux élégants que d'amateur de corridas.

Ils se sont rangés militairement autour des palissades, français, allemands, polonais, italiens, tchèques, anglais..., et alors, d'une porte par laquelle est entré le torero de la dernière corrida, une douzaine d'hommes apparaît.

Parmi eux, en simple uniforme de soldat, sans aucun insigne distinctif, un homme au corp pesant, aux cheveux blancs.

Camarades, dit-il...

C'est André Marty, le plus vieil international, parmi ces hommes. Pas l'âge, seulement, mais parce qu'il est le vétéran de l'unité armée de la solidarité internationale.

Il y a dix huit ans il n'avait point encore ces cheveux blancs. Il portait déjà l'uniforme mais c'était celui de la Marine de Guerre française. Les vaisseaux de guerre français croisaient au large des côtes russes de la mer Noire, et leurs canons se tendaient menaçants vers la jeune révolution.

Et c'est alors que tous les canons dans toutes les tourelles restèrent muets. Les marins qui les servaient, dirent leur NON catégorique... Et du haut des mats flottèrent les drapeaux rouges, peaux de vie et de joie.

Et les croiseurs cuirassés s'en retournèrent vers leurs lointaines bases.

Marty et la rébellion de l'Escadre française de la mer Noire, c'est aussi intimement lié que le nom du croiseur «Potemkine» et le soulèvement des marins russes en 1905.

Et le voilà maintenant, à cinquante ans, encore et toujours parmi les premiers, accourus en Espagne.

«Camarades», dit-il...

«Camarades»... Hans Beimler aussi a parlé ici même, aux volontaires dans cette même ambiance. Aujourd'hui il n'est plus, tombé devant Madrid, pour Madrid.

Les nazis l'avaient condamné à mort. La dernière nuit, il réussit à s'évader de sa cellule. En Espagne, il a été abattu par les balles que le troisième Reich a fournies à Franco, que le troisième Reich a fait tirer sur lui.

Ici, a parlé le général Lukács, communiste hongrois et écrivain de valeur—quelques mois après, il tomba devant Huesca, à la tête de sa Brigade.

Ici a parlé André Malraux, le grand écrivain français venu défendre le ciel espagnol contre les junkers et les capronis.

Combien déjà ont écouté ici la parole de Marty?

Des milliers.

Et depuis qu'ont-ils fait?

Vivants sont dans notre mémoire ces jours, pendant lesquels la Presse réactionnaire passait d'énormes manchettes. C'était un dimanche, le 7 novembre: «Madrid est tombé». «Madrid gerallen». «Madird padi»...

Ce jour là, beaucoup ont grincé des dents et se sont écriés: «C'est comme ça, eh bien, j'y vains...»

Les manchettes avaient menti. Madrid n'est tombé ni le sept novembre, ni le huit, ni le neuf, ni plus tard. Que Madrid ne soit pas tombé dans ces jours de novembre, cela fut l'œuvre de ces hommes, qui un jour quelconque de 1936 sont passés par ici, Plaza de Toros, Albacete.

Madrid, Casa de Campo, Ciudad Universitaria, beaucoup d'entre eux ont tout donné là bas, le plus qu'un homme puisse donner: sa vie.

Garibaldiens et Dombrowsiens, Thaelmanniens et les ganks de «Commune de Paris», grands sont les noms inscrits sur les drapeaux de leurs bataillons, pas trop grands pour les faits qu'ils ont accomplis.

Garibaldi—qui fit l'unité du peuple italien et fut l'artisan de la renaissance nationale.

Dombrowski — hors la loi du du tzarisme, général de la Commune.

Thaelmann—le grand adversaire d'Hitler, et son prisonnier.



Le docteur Balk, qui a mis sa science au service du peuple.

El doctor Balk, que ha puesto su ciencia al servicio del pueblo.

Bien des noms de volontaires internationaux pourraient être inscrits sur les drapeaux des nouveaux bataillons.

Des allemands et des suisses se sont portés au secours des huguenots, des anglais aussi, et des danois et des suédois.

Pour la liberté de confession.

Contre l'Armée d'invasion du sanguinaire duc d'Albe a combattu une Brigade franco-allemande, sous les ordres de Condé.

Pour la liberté des Pays-Bas.

Lafayette et von Steuben, un français et un allemand, conduisirent à la victoire les fermiers, les bourgeois et les ouvriers de l'Amérique du Nord contre les seigneurs coloniaux anglais. Et leurs officiers d'appelaient Kosciuszko, Rochambeau et Convoy, polonais, français, irlandais.

Pour les droits de l'homme.

Beaumarchais, le poète des fugitives «Noces de Figaro», à Paris, dans son bureau, caché sous le pseudonyme commercial de «Roderigue Hortales et Cie.», envoyait par mer à Washington armes et munitions.

«Tous les hommes sont libres et égaux en droit.»

Lord Byron a mis sa plume de côté pour voler au secours des grecs. Il n'est jamais revenu. Des Comités d'aide au peuple grec s'organisèrent de toutes parts dans l'Allemagne de Metternich. A Londres, l'avenue Mathurine-Moreau s'appela la Taverne «Crown and Anchor».

«Si j'en avais le don, j'appren-

[drais même aux pierres.

A barrer le chemin aux tyrans de la terre»  
BYRON

1917. Les camps de concentration de la Russie se vident, hon-

grois, allemands, croates, roumains, malgré leur lassitude de la guerre, prennent les armes. Cette fois, c'est pour que la révolution triomphe. Maintenant, ce ne sont plus des prisonniers.

«Prolétaires de tous les pays, unissez-vous!»

Et ici même, en Espagne, il y a cent ans. Le conjuré de la Sainte Alliance de la réaction, c'est l'infant don Carlos. Il part en guerre contre le Gouvernement légal et progressiste de Christine. Le von Faupel d'alors s'appelle Prince Lichnowski. Il n'y a pas encore d'officiers de l'aviation allemande pour bombarder Madrid, mais en revanche, il y a des officiers d'artillerie, comme le Hobereau prussien Bernhard von Plessen, qui commande les batteries devant la capitale.

Et, dans l'autre camp, au côté du Gouvernement libéral combat une Brigade franco-allemande, 6.000 volontaires sous le commandement du français Bernelle. La prise de Huesca fut menée par une division polono-allemande. Ce jour là la Brigade perdit près de deux tiers de son effectif.

Glorieuse est l'histoire des Brigades Internationales, et elle n'a pas été encore écrite jusqu'au bout.

Ici, dans l'arène d'Albacète, commence un de leurs plus grands chapitres.

Ici est venue au monde la première des Brigades Internationales antifascistes—que l'on appela la Onzième, celle de Thaelmann, d'Edgar Andrée et de Commune de Paris.

Ici vint la Deuxième—que l'on appela la Douzième, celle de Garibaldi, d'André Marty et de Dombrowski.

Ici vint la Troisième, que l'on appela la Treizième, celle de Tchapaiev, d'Henri Wullemmin et de Mickiewicz.

Et ici, aujourd'hui, sont rassemblés ceux qui feront la Quatorzième, celle de Ralph Fox et de ce grand français qui, au milieu de la sanglante brume du chauvinisme de la guerre mondiale, a écrit un livre, dans lequel, par dessus les barbelés ennemis, les peuples se sont tendus les mains, celle d'Henri Barbusse.

Dur et grand est le chemin que ceux de la Quatorzième ont choisi.

Theodor BALK

(Traduit de l'allemand par Jacques Emmanuel Sedillo.)

## Après Badajoz et Irun

*Employé de Bureau, militant depuis 1929 dans les Jeunesses Communistes, dont j'étais secrétaire du Cercle de la Courneuve et membre du Comité Régional Paris-Nord, dès le soulèvement fasciste en Espagne je suivis avec angoisse les péripéties de la lutte. Après Badajoz et Irun, je décidais d'aller me mettre au service du peuple espagnol et je m'adressai à l'Embassade d'Espagne, avec un camarade, mais sans résultat, quant aux organisations ouvrières elles me firent comprendre qu'à ce moment ce n'étaient pas les hommes qui manquaient, mais les armes.*

*La solidarité active de l'U. R. S. S. et du Mexique fit changer cet état de choses et le 23 octobre 1936 je quittais Paris avec un convoi de volontaires. Le lendemain nous embarquions à Marseille sur un cargo espagnol, et nous nous dirigeons vers l'Espagne.*

*Quel souvenir que ce voyage! 800 hommes de tous les pays: allemands, français, italiens, belges, anglais, tchèques, polonais, etc. entassés dans les cales, massés sur le pont, en chantant dans tous les idiomes des hymnes révolutionnaires. Bien sûr, le confort manquait, nous couchions sur le plancher, sans couverture, nous buvions de l'eau et ne mangions pas très bien, mais qu'importait, nous étions prêts à tous les sacrifices et pleins d'enthousiasme. Rien d'important ne se produisit sinon la venue d'un avion hitlérien qui nous survola à basse altitude.*

*Le 26 au soir nous arrivons à Valence où la population nous accueillit avec une joie et un enthousiasme indescriptibles; dans toutes les stations, même les plus petites, les paysans vien-*



Roger Michaud.

## Que chacun de nous soit un exemple

En France depuis 1927, j'ai toujours travaillé à Paris comme marbrier, syndiqué à la C. G. T. U. et membre du P. C. J'ai milité dans l'émigration espagnole, et, au mois de Juillet, quand l'insurrection fasciste éclate en Espagne, je participe à la formation des Comités d'aide au Peuple Espagnol. Le 31 Août, je suis parti de Paris pour l'Espagne. J'ai quitté mon travail, ma femme et mes deux enfants. Le 1er. Septembre nous arrivons à Port-Bou, où nous sommes reçus les bras ouverts par la population espagnole.

Le 10 Septembre nous arrivons à Madrid. Nous allons trouver là notre grand technicien, le camarade Dumont et d'autres camarades français. Nous sommes reçus par le peuple de Madrid avec enthousiasme. André Marty est venu nous voir et nous a parlé à une quarantaine de copains que nous étions. Nous engageant, avec notre camarade Dumont, à regrou-



Munuera, Antonio.

per tous les français se trouvant dans les différentes colonnes espagnoles et constituer une unité.



Les enfants du camarade Munuera  
Los niños del camarada Munuera

per tous les français se trouvant dans les différentes colonnes espagnoles et constituer une unité.

Le 1er. Novembre, nous montons au front: Aravaca, Cité Universitaire, Húmera, Boadilla, Las Rozas, El Plantio...

Je suis blessé à Boadilla, au mois de Décembre, au moment où le fascisme groupait ses forces sur

ment nous apporter des vivres et de ce petit vin du pays, délicieux mais traître.

A Albacète manque un peu d'organisation, car ce sont les débuts et les repas de midi se font bien souvent à quatre heures. Après quelques jours on appelle les camarades qui ont déjà fait le service militaire, et moi qui suis réformé, je triche et je suis ainsi intégré dans le Bataillon COMMUNE DE PARIS alors en formation. Encore deux jours à la Roda, puis le 4 novembre nous partons au front où nous, participerons aussitôt à la défense de Madrid, alors bien en péril.

Il y a de cela bientôt un an, mais comme au premier jour, et plus encore, nous sommes décidés à tout faire pour gagner la guerre pour libérer l'Espagne des envahisseurs fascistes.

Roger MICHAUD

Commissaire politique 2ème compagnie, 13ème Bataillon.

le front de Madrid, qui, malgré sa supériorité en nombre et en armement, ne passa pas.

Je suis blessé une deuxième fois au Jarama, et, maintenant, me voilà de nouveau dans mon cher Bataillon «Commune de Paris».

Je fais appel à tous les camarades anciens de faire toujours mieux et d'être disciplinés, pour donner l'exemple à nos camarades internationaux et espagnols qui sont venus renforcer notre Bataillon pour la défense de la République. Que chacun de nous soit un exemple sur tous les points, afin que nos Brigades Internationales puissent être l'exemple dans le monde entier.

Antonet MUNUERA

## A l'insu de tous, un jour il part...

Il avait tout quitté, l'aisance d'une situation sûre; il était administrateur aux chemins-de fer du P. O. -Midi, la chaude et confortable ambiance d'un foyer et d'une famille attentive et unie.

A l'insu de tous, sans tapage, il part un jour rejoindre les premiers volontaires, ayant fait le sacrifice de tout; il mettait sa conscience, son intelligence, sa force, ses connaissances militaires et son expérience au service de l'antifascisme mondial.

Il tomba en brave à la tête de sa section, et les anciens de Lopera, deux de la 2ème. Compagnie du 12ème. Bataillon, se souviennent encore avec émotion de leur grand copain au bon sourire, de son courage calme et froid; ses intimes connaissent la force de la foi qui l'avait conduit ici, et déjà ils appréciaient, ses qualités de conducteur d'hommes.

D'ici on peut mesurer l'étendue du préjudice que nous a causé sa perte: il était destiné à figurer dans les meilleurs et les plus populaires des chefs de notre Armée. Sa mémoire s'impose à l'esprit de tous.

Jacques GERALD par  
Albert ANDRE



Capitaine Boujard, Louis, du 9ème Bataillon, 1ère compagnie.

## Monter au front tout de suite...

Syndiqué depuis le 30 septembre 1926, dès 16 ans je militais aux Jeunesses socialistes. J'arrive à Paris en 1934 ou j'entre au Parti Communiste. Je travaille déjà depuis 2 ans à l'imprimerie Girardi à vry, quand éclate l'insurrection fasciste en Espagne. Je suis pendant trois mois avec angoisse le développement des opérations fascistes qui gagnent du terrain malgré la magnifique courage du peuple espagnol qui manque de tout. Au mois d'Octobre sans une hésitation je réponds présent! Et le 9 Octobre c'est le départ pour Marseille. Responsable de groupe, 30 camarades, parmi lesquels Largentier, Hélène, Marc, Seloison, Delpit, Labouret, Bidault... combien hélas! sont tombés en héros en faisant leur devoir d'antifasciste (j'entends encore Hélène dire, alors qu'il venait d'être blessé en ramenant Joubert, et que les fascistes attaquaient avec furie: «Allez-vous en, vous allez vous faire tuer, du courage, j'en ai pour attendre, vous viendrez nous chercher tout à l'heure. Le soir, quand nos camarades ont pu aller les chercher, Hélène et Joubert étaient morts).

Aussitôt sur le bateau c'est l'organisation de notre petite armée qui commence. Nous sommes 800. Là, je retrouve, Sagnier, Rebière, Jacquot. Nous travaillons ensemble jusqu'à l'arrivée à Alicante. Nous croisons sur notre route des bateaux italiens, nous avons une envie folle de chanter l'Internationale, mais nous ne disons rien, serrant simplement les poings. Le soir du 12 Octobre, ordre est donné de ne pas fumer, le bateau tous feux éteints va passer dans la zone de Iles Baléares qui sont aux fascistes, la mer est un peu démontée, ce soir là nous ne mangeons pas: on commence à faire son métier de soldat. Le matin, le jour se levant, nous arrivons en vue d'Alicante. Tout le monde est sur le pont, on suit les manoeuvres d'abordage. Nous allons accoster au quai. Tout à coup, une vibrante «Internationale» éclate, se répercute, s'amplifie sur la berge où déjà la population d'Alicante arrive en courant. A 7 heures nous débarquons, douce émotion au moment où pour la première

# COMMENT JE SUIS VENU EN ESPAGNE ET POURQUOI...

## J'avais projeté pour décembre...

Boulangier de mon métier, j'étais à Paris au mois de juillet. Je suivais pas à pas les zig-zags de la guerre en Espagne. Les premiers jours d'octobre, je constate l'avance des fascistes sur Madrid, et je décidai de me rendre en Espagne; seule me retenait ma vieille maman et ma fiancée, avec qui j'avais projeté le mariage pour décembre, et qui m'attend toujours; également mon peu de connaissance militaire, je suis réformé définitif de l'Armée française comme 2<sup>e</sup> classe.

Je voulais me rendre à la frontière à bicyclette, deux jours plus tard, nous embarquons à 800 à Marseille à bord du «Ciudad de Barcelona».

Décrire ici avec quel enthousiasme nous reçut ce peuple, que nous avons appris à connaître et à aimer n'est pas possible; je ne peux pas écrire quand je pense à ses souffrances à son sacrifice, à sa générosité.

Je ne peux que dire qu'avec lui, j'irai jusqu'au bout pour sa libération, la sécurité de la France et la Liberté du monde.

### Capitaine BOUJARD

fois, nous mettons le pied sur la terre d'Espagne.

Déjeuner rapide. A 4 heures nous partons pour la gare à destination d'Albacete. Arrêt devant le Consulat français où nous chantons «La Marseillaise» et «L'Internationale». A la gare, c'est du délire. Je suis pris dans un groupe de jeunes espagnols, on m'embrasse de toutes parts, un bon vieux, me serre dans ses bras. Les larmes aux yeux j'ai du mal à me dégager, pour gagner le train qui démarre sous les vivats. Dans chaque gare la population entière nous attendait, drapeaux, musique, on ne savait quoi faire pour nous être agréables; on aurait voulu monter au front tout de suite et se faire tuer avec plaisir pour ces gens-là.

Gabriel CHIVOT  
Com. de Cie. 13ème  
Bataillon.



Chivot, Gabriel, commissaire de compagnie du 13ème Bataillon.

## J'étais bien tranquille chez moi...

De famille de proscrits italiens, peintre en bâtiment; dès septembre, il accourt en Espagne.

«J'étais bien tranquille chez moi, dans ma famille où nous sommes tous très unis; je travaillais régulièrement et gagnais bien ma vie. Déjà je militais et avais la responsabilité du travail de mon organisation pour tout un groupe d'entreprise; j'aimais ce travail. Pourtant, je comprenais trop que la lutte en Espagne était la lutte des antifascistes du monde entier, et je ne pouvais oublier les quatre années que j'ai passées sous la férule mussolinienne, pour hésiter à mettre mes forces au service de l'Espagne républicaine. Je suis donc parti; je garderai toujours le souvenir de l'accueil que nous firent les populations catalanes, la confiance que nous témoignait le peuple espagnol compensait largement les quelques sacrifices que nous faisons en venant ici.»

C'est ainsi que s'exprime, plus d'un an après, ce magnifique exemple de camarade; il est présentement lieutenant; il a gagné ses galons par sa belle conduite au feu; Casa de Campo, Boadilla del Monte, Brunete, Remisa, Húmera, Jarama, Balsain, sont les fronts où il se distingua, débutant comme agent de liaison.

Il fut deux fois blessé grièvement et une autre fois plus légèrement; à Remisa le 4 janvier, Remisa le 12 février et Balsain le 30 mai. Il est encore aujourd'hui à nos côtés avec la même foi, la même volonté de lutte.

Voilà comme sont les volontaires internationaux!

Guispo Spartaco



Guispo Spartaco.



Goni, Segundo, du 9ème Bataillon.

## Madrid estaba en peligro... Je laissais la-bas ma compagne malade...

Membre de la C. G. T. y dirigeante de un Club deportivo obrero en Yvry (France), trabajaba como adquirente; el día 30 de septiembre salió de París en compañía de otros siete camaradas.

Una vez en España, después de una preparación en Figueras, tomamos el tren para venir a Albacete. La impresión que tuvimos durante este trayecto, o sea de Figueras a Albacete, fué tan grande, que no la puedo expresar con la pluma. Por todos los pueblos que pasábamos el recibimiento que nos hacían era formidable. Niños, ancianos, mujeres y toda la población venían a saludarnos; los niños pequeños, que casi sabían andar antes de llegar a nosotros caían por tierra varias veces; pe- ro lejos de llorar, se reían y alzaban el puño; las mujeres nos ofrecían todo lo que les era posible: comida, frutas, bebidas, etc., y los ancianos los he visto llorar de emoción al ver que antifascistas internacionales veníamos a luchar a España.

Llegado que hubimos a Albacete, el camarada Marty vino a vernos y a comunicarnos que Madrid estaba en peligro, y que dentro de poco marcharíamos a ayudarle; para mí y para todos nosotros que queríamos ir al frente lo antes posible, nos hizo placer el saber que pronto entraríamos en combate para ayudar a los valientes milicianos que se batían casi sin armas.

A las órdenes de nuestros camaradas jefes tomamos el tren, y aunque no teníamos armas suficientes, no encontramos ningún obstáculo para llegar al anterior paso a cerrar el paso al fascismo. Ya estábamos en Madrid, cuando al día siguiente el bautismo de fuego me hizo un poco de impresión; pero todo se animaba con la buena camaradería que existía. Hoy tenemos un fuerte Ejército popular, donde todos luchamos por el Gobierno. Hoy tenemos mandos salidos de las trincheras, que se puede tener confianza en ellos; tenemos también armas, municiones, para terminar rápidamente con los



Luis Martínez.

Je laissais la France le 28 Août 1937. Je laissais là-bas à Paris une femme malade.

Quel enthousiasme! Tous ceux que nous nous sommes passés les Pyrénées, n'oublierons jamais les moments où nous arrivions en territoire espagnol: C'étaient des vivats à l'adresse des premiers volontaires de la Liberté. C'était «L'Internationale». C'était «La Marseillaise».

Ainsi nous arrivions dans la capitale catalane, Nouveaux transports de joie pour les volontaires. Madrid connut les premières heures palpitantes, les premiers combats du Bataillon «Commune de Paris». C'est dans la capitale qu'il fut formé et c'est pour elle qu'il fit ses premières armes.

Le Bataillon «Commune de Paris» fut le premier Bataillon des Brigades Internationales; il fut la métamorphose de la centurie de Paris, qui sut se couvrir de gloire dans les combats qu'elle a livrés. Chacun d'entre nous se souvient aussi de notre premier commandant le camarade Dumont, aujourd'hui le valeureux lieutenant-colonel commandant de la XIVème Brigade «La Marseillaise». Avec lui nous marchions d'un pas ferme au combat, nous montions avec enthousiasme et dévouement, car «Papa Dumont» était sur nous.

Le «Commune de Paris» a fourni des chefs d'une valeur incontestable; il a eu des héros. Camarades, nous ne devons pas oublier ces braves!

C'est pour cela qu'aujourd'hui nous que jamais, soyons disciplinés, apprenons l'art de faire la guerre; de cette façon, nous vendrons nos chers camarades, tombés au véritable «Champ d'Honneur».

En avant! Camarades, pour la victoire et la paix du monde.

Luis MARTINEZ

Volontarios al pueblo español, con las tropas mercenarias, con las tropas salidas de las trincheras, que se puede tener confianza en ellos; tenemos también armas, municiones, para terminar rápidamente con los

Segundo GONI  
Noveno Batallón, C. A.

## Je fais le serment...

Je n'étais pas organisé, mais depuis des années, je pus me rendre compte, de ce qu'était l'oppression des travailleurs, de ceux qui travaillent pour le seul bien-être d'une minorité de parasites; je pus comprendre ce qu'était le capitalisme et les moyens qu'il emploie pour exploiter la paysannerie et la classe ouvrière.

Lutter seuls contre de tels ennemis est impossible; la nécessité de cette lutte demande à toute la classe ouvrière de se serrer les coudes; pour cela j'ai sollicité ma carte de sympathisant communiste.

Bientôt la clique militaire fasciste de Franco, soutenu par Hitler et Mussolini, se soulève contre la jeune République espagnole; dans ces événements, je sens un besoin plus grand d'exprimer mon idéal d'antifasciste et de lutter contre ceux pour qui la chair humaine n'est que bénéfice.

Je décide de partir; c'est alors qu'avec quelques-uns de mes camarades, nous prenons nos dispositions pour aller aider dans la mesure du possible, le peuple d'Espagne dans sa lutte.

Je quitte tous les miens, tous ceux qui m'étaient chers, mon travail, pour offrir mes services de combattant antifasciste au Gouvernement républicain espagnol. Quelle ne fut pas mon émotion de voir le 25 octobre, avec quel enthousiasme nous recevaient nos frères espagnols, ce qui me donnait encore plus de courage pour les combats certes très durs, que nous aurions à soutenir.

Après une année de batailles et de combats inoubliables, après les sauvages agressions que subit la population civile de la part de l'artillerie et des bombardements aériens fascistes, devant l'attitude de ce peuple qui sait supporter la mitraille et les privations, je fais le serment de continuer à me battre jusqu'au bout pour l'indépendance de l'Espagne qui est la sauvergarde de la paix mondiale.

PION, Henri.



Henri Pion, du 9ème Bataillon.

## La mort ne m'effrayait pas

Lorsque l'insurrection des généraux fascistes éclata le 18 juillet je croyais comme la plupart des travailleurs qu'ils seraient écrasés rapidement. Notre espoir fut déçu à cause de l'intervention des pays fascistes qui soutenaient la rébellion.

Déjà dans notre entreprise nous donnions volontairement une heure de notre salaire par semaine au profit de l'Espagne; tarif de notre Syndicat. Je travaillais alors comme manutentionnaire de gare.

J'étais membre du Parti Communiste, responsable de l'organisation des pionniers au Comité de Rayon du vieux Marseille, malgré cette tâche je résolus de partir pour l'Espagne, je me fis inscrire; j'avais au préalable bien réfléchi, la mort éventuelle ne m'effrayait pas, je n'étais pas marié j'avais mon père et mes frères et sœurs, ils ne le sauraient que lorsque je serais en Espagne. Une dizaine de jeunes Communistes, dont mon frère plus jeune que moi, et nous formâmes un petit groupe de 12. Le 24 Octobre à 10 heures du matin, nous embarquâmes sur un cargo espagnol que des dockers chargeaient bénévolement, dirigés par le secrétaire de leur Syndicat le camarade Gagnaire.

Aussitôt je me rendis compte de ce que devait être cette Armée, dont je faisais maintenant partie. Pour la première fois on allait combattre côte-à-côte des hommes qui ne se comprenaient pas, mais qui avaient le même idéal, et le même signe de ralliement: FRONT ROUGE.

Le 26, vers 15 heures c'est l'arrivée à Valence, le bateau a hissé le grand pavais, la population de Valence s'est portée vers le port, l'enthousiasme est indescriptible, nous débarquons et l'on nous conduit entre deux haies humaines jusqu'à une caserne où un repas froid nous fut servi.

Vittori AURELE

Capitaine du 13ème Bataillon.



Le capitaine Aurèle Vittori.



Camarade Commandant Jacquot.

## Pourquoi ai-je la gorge serrée...

Un an d'Espagne! De tous ceux qui, avec moi, embarquaient le 10 octobre 1936 sur le «CIUDAD DE BARCELONA» en était-il un qui pensait boucler l'année? Je ne le crois pas; mais nous ne pensions pas que la lâcheté des démocraties permettrait la formidable intervention fasciste éternisant ainsi une guerre qui aurait pu être gagnée en quelques mois.

10 octobre 1936! Un antifasciste se penche sur son passé. Je me vois aîné de trois garçons dont l'appétit était la cause de cruels soucis pour nos parents, ouvriers tapissiers.

Chalons... Mezières, vous voyez, où je fus un piètre soldat. La maigre science militaire acquise à cette époque combien je regrette aujourd'hui de ne pas l'avoir développée davantage!

Un an après je chemine dans la vie. Période où, lieutenant, au contact de la société décadente, se forme ma conscience de prolétaire; avec une intensité telle que j'en ferme les yeux je revis le moment où, jeune militant, je fis mes débuts dans les organisations.

Sacrifices? Oui, sans doute: on ne quitte pas une situation lucrative et sûre, des camarades de classe, des frères aimés, une vieille mère adorée (pourquoi ai-je la gorge serrée) sans souffrances.

Mais tu es l'HUMANITE! Et pour toi, rien n'est sacrifice: tout est joie.

Camarades, frères de classe de «CIUDAD DE LA RODA»! D'ailleurs aussi, n'est-ce pas que vous êtes d'accord?

Et vous, qui êtes tombés pour la défense des libertés du monde n'est-ce pas que cette pensée était la vôtre?

Pour finir, un seul vœu: Etre digne de vous jusqu'au bout!

Commandant JACQUOT

# VOLONTAIRES DE LA LIBERTÉ

Juillet 1936. Le peuple d'Espagne est menacé dans sa liberté, dans son indépendance par le fascisme international. Franco, Mola, Queipo de Llano, chefs de la rébellion, trois traîtres à leur pays, trois valets à la solde de Hitler et de Mussolini.

La Radio transmet à travers le monde la nouvelle de l'agression fasciste. Les diplomates s'agitent, les ministres des diverses capitales discutent, le résultat des entretiens diplomatiques est amer pour l'Espagne républicaine. Sous couvert de la Non-Intervention, les puissances démocratiques décident en fait le blocus de la victime.

Hitler et Mussolini, eux, agissent. D'Italie, d'Allemagne partent à destination des rebelles des avions, des bombes, des armes, des mercenaires qui, par dizaines de milliers, envahissent l'Espagne. En France, dans notre France du Front Populaire, l'effervescence est grande, on discute dans les chantiers, dans les bureaux, dans

les usines, dans les champs. Le peuple de France suit avec angoisse la lutte héroïque du peuple espagnol. Dans de grandioses et puissants meetings de solidarité, le peuple de France demande au gouvernement de Front Populaire la liberté de commerce avec l'Espagne républicaine. Partout retentit le cri: Des canons! Des avions pour l'Espagne!

De ces usines, de ces bureaux, de ces chantiers, de ces champs, sortent les meilleurs fils du peuple, qui comprennent mieux que leurs gouvernants le drame d'Espagne: volontaires de la Liberté.

Ces hommes vont étonner le monde, faisant l'admiration des uns, la stupeur des autres. Ils devaient former les glorieuses et déjà légendaires Colonnes Internationales, dont nous fêtons aujourd'hui le premier anniversaire.

Il y a un an, ils étaient ouvriers, paysans, employés, artisans, vivants paisiblement de leur travail. Aujourd'hui, ils sont soldats de l'Armée populaire.



Le lieutenant-colonel Hans, 1er. commandant de la première Brigade Internationale.

El teniente coronel Hans, primer comandante de la primera Brigada Internacional.

Sans hésiter, ils ont quitté ce qu'ils avaient de plus cher au monde, femme, enfants, foyer, amis, le pays, pour aller sur un sol étranger, défendre la liberté d'un peuple, et à travers cette lutte, ils avaient conscience, volontaires de la liberté, de défendre la paix du monde entier. Le plus noble et le plus pur des idéals les animait. Les valets de Hitler et de Franco les ont traités de mercenaires, de légionnaires, d'aventuriers, de bandits. Les financiers et leurs agents ne pouvaient évidemment pas comprendre que des hommes se sacrifient volontairement pour la cause du peuple.

Rien de commun entre nos volontaires et les mercenaires de Mussolini, du Tercio de Franco, des Légions Etrangères des différents pays. Seul, l'amour sacré de la liberté, la haine de cette bête immonde, le fascisme, a jeté sur les champs de bataille, avec une force indomptable, les volontaires de la Liberté.

Un an après la constitution de nos glorieuses Brigades Internationales, nous pouvons regarder le passé avec confiance. Quand, dans l'Histoire de la lutte d'Espagne, on lira les noms de: Cité Universitaire, Casa de Campo, Boadilla del Monte, Las Rozas, Lopera, Jarama, Guadalajara, le lecteur pensera: Volontaires de la Liberté.

Un an après la constitution de nos Brigades Internationales, alors qu'ils sont encore dans la lutte, personne ne pourra l'oublier jamais, ils sont déjà rentrés dans l'Histoire avec le titre glorieux de Volontaires de la Liberté.

Volontaires de la Liberté, c'est notre fierté et notre orgueil, pour ce que ces mots contiennent d'héroïsme, de sacrifice, de grand, de sublime.

## Francois VITTORI

Commissaire délégué de Guerre de la Quatorzième Brigade.

## Les colonnes internationales

Quand en juillet 1936 éclata en Espagne le coup de force fasciste, préparé et dirigé par Franco, ce fut tout d'abord aux yeux du monde une guerre civile, une lutte fratricide.

"Les espagnols se battent entre eux", disait-on, et effectivement une poignée de généraux félons frappaient dans le dos leurs compatriotes. La clique



Le camarade Nicoletti, 1er. commissaire politique de la XIème Brigade Internationale.

El camarada Nicoletti, primer comisario político de la XII Brigada Internacional.



Le lieutenant-colonel Dumont, commandant de notre Brigade, qui le premier a offert ses services à la République espagnole.

El teniente coronel Dumont, comandante de nuestra Brigada, que ofreció el primero sus servicios a la República Española.

## Las Columnas Internacionales

Cuando en julio de 1936 estalló en España el golpe de fuerza fascista, preparado y dirigido por Franco, para los ojos del mundo fué primero una guerra civil, una lucha fratricida.

«Los españoles luchan entre sí», se decía, y, en efecto, un puñado de generales felones golpeaba las espaldas de sus compatriotas. La trínca de oficiales monárquicos, lacayos de los príncipes de la Iglesia, asesinaban al pueblo; pronto ese pueblo, que defendió su tierra, sus derechos, sus libertades, vió alinearse enfrente, al lado de los traidores, batallones alemanes, aviones italianos.

Ya no eran «los españoles que luchaban entre ellos». El fascismo internacional lanzaba su golpe de ariete contra España. Esta nueva agresión del fascismo ha unido la aplastante mayoría del pueblo, de los obreros y campesinos, no sólo de España, sino de todos los países, para salvar la República española, para hacer frente a los camisas negras.

Voluntarios del mundo entero han acudido para formar las Columnas Internacionales; los primeros días fueron penosos; ante el enemigo, organizado, armado, preparado, el Ejército popular oponía sus pechos, su valor, su voluntad, y es esta voluntad la que hizo nuestra fuerza y la que rompió el esfuerzo fascista ante Madrid.

La consigna «¡No pasarán!» fué respetada. Para que no pasaran se crearon las Brigadas Internacionales. Pero esto corresponde ya al pasado; desde hace un año, la ayuda de los pueblos democráticos y, sobre todo, de Rusia, ha contribuido a organizar las Brigadas Internacionales; los fusiles y las ametralladoras han reemplazado los palos de los pioneros de esta lucha. No han pasado. No pasarán, seremos nosotros quienes pasaremos. He aquí por qué hemos venido.

P. MEGE

pasent pas que furent créés les bâtons des pionniers de cette lutte. Ils ne sont pas passés. Ils ne passeront plus, c'est nous qui passeront. Voilà pourquoi nous sommes venus.

P. MEGE

## Lutter jusqu'au bout de nos forces

Février 1934! Le peuple de Paris barre la route au fascisme, après ces journées glorieuses où les pavés furent rougis d'un sang jeune et généreux. J'adhère aux J. C. Trois longues années de travail et de lutte sociale se sont écoulées; souvent je pense à cette organisation qui m'a montré le chemin que doit suivre un révolutionnaire, un véritable antifasciste.

Mai 1936! Le Front Populaire triomphe en France, les 200 familles aidées par le fascisme international, n'ont pas dit leur dernier mot ce que le fascisme n'a pu réussir en France, il le tente dans un pays voisin: l'Espagne, devient le centre où doit se jouer la mort des démocraties. Le peuple espagnol, vaillamment, se lève et résiste à l'invasion étrangère, aux troupes assassines des bourreaux des peuples allemand et italien. Badajoz, Irún, Grenade, sont les théâtres de massacres jamais égalés. Déjà des ailes sinistres hantent le ciel de Madrid; c'est alors que partent les premiers volontaires de la Liberté.

Je me rappelle le soir où j'avais aussi pris la décision de partir; je pensais à tout ce que j'allais quitter; mon travail, mes copains, ma mère, que je n'osais aller voir de peur que ses larmes me fassent revenir sur ma décision.

Le 24 octobre au soir, j'embarquais en gare de Lyon avec plusieurs camarades; le lendemain nous étions à Marseille d'où un petit cargo de commerce, le «Ciudad de Bilbao», devait nous amener à Valence. Le confort était bien loin, et me faisait songer au foyer que j'avais quitté la veille, mais, est-ce une telle chose qui pouvait m'arrêter quand je partais pour



Foucault, Lucien.



Albert Fayel, du 9ème. Bataillon.

## J'ai laissé tout ce qui m'était cher

Depuis que j'ai commencé à travailler, j'ai pu voir les souffrances et l'oppression que subissait la classe ouvrière. eJ pus me rendre compte moi même de l'oppression que le capitalisme emploie pour exploiter les paysans et les ouvriers.

Je n'ai pas pu admettre que le peuple fut sous le joug des 200 familles, pour cela, comprenant que je devais être organisé pour défendre la cause du peuple, j'ai adhéré au Parti Communiste en 1935 ainsi qu'à la C. G. T. U.

Mais au moment où je commençais à lutter contre le capital, le fascisme déclancha la révolte contre la République espagnole. Ce fut alors que je compris que le moment était venu de faire mon devoir d'antifasciste et de révolutionnaire.

Le 15 octobre laissant mon travail où je gagnais largement ma vie, mes parents et tout ce que j'avais de plus cher, je partis pour me mettre sous les ordres du Gouvernement de la République espagnole pour combattre avec mes frères d'Espagne, le fascisme et libérer le peuple espagnol. Pour garantir la paix du monde.

Albert FAYEL  
9e. Btn.

une cause aussi belle? eJ m'endormis sur le plancher au fond de la calle.

Un an est passé; nos Brigades Internationales, combat après combat, ont barré la route au fascisme; les hordes étrangères ont appris à connaître la générosité des peuples, leur abnégation, leur attachement à la liberté et à la paix, pour lesquelles ils ont, sans murmure, fait le sacrifice de leur vie.

Qu'ils sachent, ces bourreaux, que nous sommes tous imbus de cette même pensée:

Lutter jusqu'au bout de nos forces au service de la République espagnole, et l'aider à vaincre définitivement le fascisme.

FOUCAULT, Lucien.

# ILS NOUS ONT DONNÉ L'EXEMPLE DEDIÉ A ALFRED BRUGERES ET RALPH FOX

C'ÉTAIENT UN GARS DU BATIMENT... ET UN ÉCRIVAIN SOLDAT

C'était un gars du bâtiment, parmi les plus combattifs, toujours à la tête des mouvements revendicatifs, animateur des C. D. H. militant du Secours Rouge International et du Parti Communiste dans le XIVème. arrondissement de Paris.

Dès les premiers jours, il est à Barcelone, à l'expédition de Majorque et, bientôt, se bat autour de Madrid.

A l'appel d'André Marty, il répond "Présent!" et anime le centurion international «Commune de Paris». La centurie devient la C. M. du Bataillon «Commune de Paris» bientôt formé.

Exemple de discipline, d'entrain, de courage, payant toujours de sa personne, il est pour beaucoup de la tenue magnifique du nouveau Bataillon tant au feu qu'à l'arrière; il fait tous les combats; Húmera, Casa de Campo, Boadilla del Monte, la Umera, Jarama, lui donnent l'occasion de montrer ses qualités de chef. Par son exemple, il communique à tous son esprit combattif, son courage, sa volonté de vaincre. Toujours vigilant, il va d'une «mit» à l'autre; tantôt il remplace un chargeur tué, tantôt il change lui même la pièce

de position, et toujours la blague aux lèvres.

Il est blessé à la prise de l'Université, et refuse de se laisser évacuer. Il est de nouveau blessé à Casa Roja. C'est devant Morata de Tajuña qu'il est mortellement atteint.

Son vieil ami et fidèle compagnon de guerre, le commandant Sagnier a su traduire l'émotion de ces sombres journées de Février sur le Jarama. Il nous a conté la fin glorieuse de son ami. Ils étaient accablés par le nombre et le matériel puissant de l'ennemi fasciste; en quelques heures nos forces contre-attaquèrent huit fois. Fredo y fut sublime: secourant les blessés, entraînant ses camarades, sautant d'une pièce à l'autre, pour y remplacer les manquants.

Le chef aimé de notre «Marseillaise», le lieutenant-colonel Dumont, a fixé à tout jamais cette noble figure en écrivant:

«... Celui qui, dans Paris, avait lutté devant le fascisme sanglant, portant la joie, gai compagnon, coeur loyal et droit, était un gars grave et ardent; sa valeur le fit capitaine; il est tombé pour que vivent les libertés.

Ceux du «Mur», des barricades, l'ont accueilli avec fierté.»



Notre regretté camarade Alfred de Bruguères.  
Nuestro sentido camarada Alfred de Bruguères.

Décembre 1936.

Les fascistes, maîtres de toute la région de Cordoue, avancent en direction du Nord et du Nord-est.

Une demi douzaine de bataillons franchistes se sont mis en marche, par là-bas, et rien pour les arrêter. Ils menacent Jaén. Ils menacent Andújar. Ils menacent tout le front sud.

27 Décembre 1936.

Depuis deux jours leur avance a été brisée sur toute la ligne, qui va de Montoro à Porcuna. Après avoir pris ces villages, ils n'ont pas pu poursuivre leur marche au delà, vers la route de Madrid, le chemin de fer et la vallée du Guadalquivir.

C'est que la Quatorzième Brigade Internationale—la première de ces Brigades, qui se bat dans le Sud—est accourue en toute hâte et a barré la route à l'invasion.

Ce jour là, la compagnie anglaise du Douzième Bataillon est arrivée jusqu'aux premières maisons du village.

Jansen, un anglais, écrit dans son livre journal:

«De 4 à 11 h. attaque sur Lopera.»

De 4 à 11, attaque sur Lopera.

Une phrase courte, une phrase lapidaire, qui embrasse sept heures de combats. Et qui ne dit rien de l'audace de ce jeune travailleur et étudiant anglais, rien de ceux qui, entre quatre et onze heures, se sont écroulés la tête la première, pour ne plus jamais se relever.

Ils se sont repliés et se sont fortifiés sur la crête 320.

Crête 320. Grande masse de terre sombre, sans un arbre, un terrain découvert, où il est impossible de se tenir debout, mieux encore, de lever la tête.

Crête tragique, qui sur la carte ne porte pas encore de nom. Hier, aujourd'hui, elle sera arrachée de cet anonymat par le sang versé.

Elle recevra le nom de «Crête Ralph Fox».

De Ralph Fox, le commissaire adjoint de la Brigade.

Ralph Fox est tombé à l'assaut de Lopera, à la tête de ses compatriotes. Il n'avait pas voulu les quitter au moment du danger. Il avait voulu partager leur sort dans les plus durs moments.

Ralph Fox est tombé, comme il avait vécu, en militant, en combattant d'élite.

\*\*\*

Il écrivit son premier roman en 1931, «A l'assaut du ciel». Dix ans plus tôt, en 1921, comme membre d'une délégation de Quakers, Ralph Fox avait été en



Notre regretté camarade Ralph Fox.

Nuestro sentido camarada Ralph Fox.

Union Soviétique, au pays de Samara. Il y vit la famine, mais il y vit autre chose aussi. Et son adhésion au Parti Communiste date de cette époque. Il y a en lui un militant, un écrivain et un poète.

Mais, le poète en lui dut souffrir et longtemps se taire. D'autres tâches plus importantes et plus immédiates l'appelaient. Propagandiste, rédacteur, théoricien, économiste, historien, professeur dans de nombreuses écoles marxistes, la révolution et le Parti exigèrent beaucoup de ce jeune luttteur, doué pour tant d'activités diverses, qu'il se réjouissait d'élargir toujours plus.

A part son roman, «A l'assaut du ciel» et son tout premier livre, «Enfants des Steppes», il publia «La lutte de classes en Angleterre», des livres sur Marx et Lénine, et une très intéressante biographie de Djinghis-Khan.

Dans l'héritage littéraire, qu'il nous a laissé, on a trouvé un manuscrit, «Le Roman et le Peuple», et un roman historique inachevé, «Une vie prodigieuse».

Il est venu parmi les premiers. Ses grandes qualités politiques et humaines lui valurent ce poste de commissaire adjoint de la Brigade, poste qu'il assura avec toute sa conscience et toute sa volonté, poste auquel il est tombé.

Le mouvement ouvrier, la littérature révolutionnaire et les Brigades Internationales ont perdu en lui un gros espoir.

Prensa Obrera - Juan Bravo, 3 - Madrid